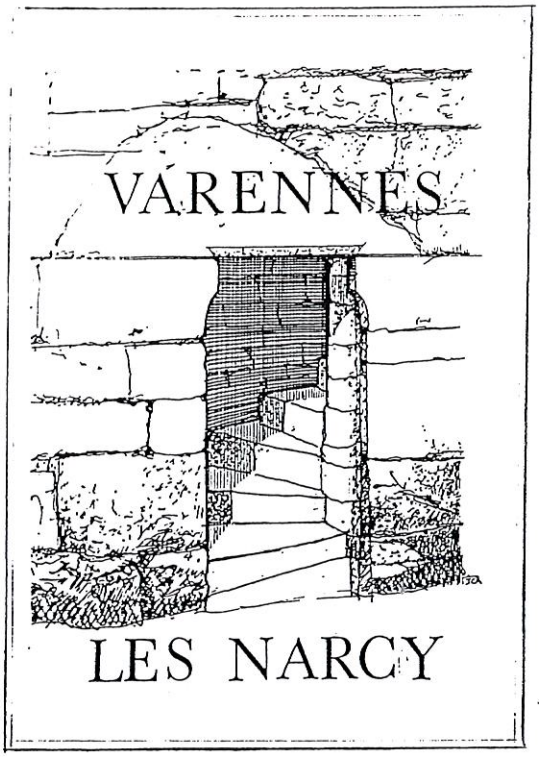


Varennes-les-Narcy se caractérise par ses villages très épars du Nord au Sud dans une vaste plaine agrémentée de bosquets.

En 1933, un auteur écrivait : "*La paroisse de Varennes, dans sa construction pourrait être comparée à un chapelet. L'église et le presbytère peuvent être regardés comme la croix du chapelet et les 22 villages, les grains. La croix est à un bout et les principaux grains, les villages de Sourdes, Ste Hélène, Vilatte, qui représentent les trois quarts de la population sont à l'autre bout, de 4 à 5 km en moyenne.*"

Dès le 6e siècle des documents mentionnent le nom de Varennes. Ce nom est "*certainement un terme d'origine gauloise, où il y a peut-être la racine "war" : eau, passé en roman avec le sens de lieu humide, délaissé de rivière*". La rivière de St Jean passe en limite de son territoire au Nord.

Varennes possédait en 530, "*au lieu dit St Sylvain, un monastère et une chapelle ou église, dépendant du diocèse d'Auxerre. Les statuts de l'évêque Saint Aunaire les mentionnent en 596.*"

En 1050, l'église "Saint Sylvain" était la propriété d'Adélaïde de La Marche qui, dans le courant du 11e siècle en fit don, avec toutes les dépendances et la terre de St Sylvain, au prieuré de La Charité.

En 1100, le prieur de La Charité donnait à son tour au sacristain de "l'abbaye de St Sylvain" un pré du même nom, situé à Longfroid, pour subvenir aux frais du luminaire de l'église.

Il y eut, un peu plus tard, sans qu'on puisse en fixer la date de fondation,"*un établissement pieux, affecté aux maux de toutes sortes et principalement à la lèpre, qui s'établit à côté du monastère avec lequel il occupait la colline St Sylvain.*"

Après sa disparition et depuis longtemps "*on venait en dévotion à St Sylvain (...) pour être guéri ou préservé de maladies cutanées et charbonneuses en souvenir des malades qu'on y traitait autrefois*".

L'activité de cette maladrerie semble avoir cessé avant le 14e siècle, mais la chapelle elle-même ayant été détruite, "*on continuait à venir en pèlerinage sur des ruines*".

Le monastère de St Sylvain n'eut jamais un grand rôle et fut probablement abandonné assez tôt.

Autour de la colline, se tenait le cimetière du couvent et sans doute aussi celui de la maladrerie. A la fin du 19e siècle, quand on creusa la route allant de St Sylvain à l'église paroissiale, de nombreux cercueils de pierre apparurent.

On trouva également des monnaies du 13e siècle. Un témoin écrivait : "*Le sol résonne au moindre choc sur ce que l'on prétend être un souterrain voire même la cave des anciens moines*".

Après la Révolution, la vente de la colline St Sylvain eut lieu le 21 février 1806 : "*Vente par le Préfet de la Nièvre au Sieur Jean Vincent Bouchet, propriétaire dans la commune de Chaulgnes, de l'emplacement d'une ancienne église vulgairement appelée la maladrerie St Sylvain sur lequel il n'existe plus que deux piliers en pierre de taille tombant en ruine*".

En 1827, une personne racontait avoir vu autrefois sur la colline de St Sylvain, deux piliers, seuls restes de l'ancienne église. "*Il n'en reste plus rien, une maison ayant été bâtie au pied du tertre avec les dernières pierres des ruines de cette chapelle. On les distingue à leur couleur noire*".

Un autre témoin a vu, vers 1950, "*avec l'aimable permission du propriétaire, des pierres sculptées ayant appartenu à l'ancienne église et employées à la construction de la maison située au pied du tertre*".

Comme beaucoup de paroisses du diocèse d'Auxerre, la paroisse de Varennes fut fondée en 1052 sous l'épiscopat de Geoffroy de Champallement.

La grande église, construite dès le début du 12e siècle "*fut donnée par Lothaire de Challent et Daimbert de Cosne au prieuré de La Charité avec les terres qui en dépendaient.*"

Alanus, évêque d'Auxerre, confirme, en 1155, au prieuré de La Charité, les possessions des églises situées dans son diocèse dont "*Saint-Martin-de-Varennes*" avec le "*pré-cure et champ de cure pour assurer la subsistance du clergé*". St Martin, né en 316, évêque de Tours avait consacré une partie de son activité à l'évangélisation de la Bourgogne.

En 1703, deux cloches sont bénies dans l'église. Le 10 juillet "*Bénédiction d'une cloche de 500 St Martin - Parrain et*

marraine Sébastien Bernot, seigneur de Passy et Varennes, Président de l'Election de La Charité, chevalier trésorier de France à Bourges, et Marie Millin". Le 30 Août, "*Bénédiction de la 2e cloche pesant 100 St André et St Claude - Parrain et marraine André Le Blanc receveur du revenu du Prieuré de La Charité, Claude Triboulet et Esme Bouziat procureur du Roi à La Charité*".

Varennes, pendant la Révolution, resta relativement calme. Seule l'église eut à en souffrir. En effet, en 1794, le Conseil de district vota la suppression de la paroisse de Varennes et de son église, au profit de Narcy à laquelle Varennes fut réuni, tandis que Sourdes, un des hameaux, était rattaché à Raveau et le Crot Guillot à La Charité.

Pour les uns "*la démolition de l'église est interrompu par l'intervention active des femmes de la paroisse grâce auxquelles le choeur est conservé*". Pour les autres "*l'église de Varennes fut détruite en majeure partie par une bande de révolutionnaires, envoyé par Fouché, qui l'incendièrent et seul le choeur put être sauvé*". "*La Cloche, d'un poids assez considérable est arrêté au passage à Herry (Cher) par les habitants qui l'ont conservée car on la destinait à être fondue pour faire des canons*".

On sait que le curé de l'époque, l'abbé Joseph Rivat, qui avait refusé de prêter serment à la Constitution, dut quitter Varennes pour se réfugier dans sa famille en Lorraine. Il est dit qu'"*en son absence, ses vignerons de Mesve et de Channay avaient (...) récolté le vin blanc de la vigne du Climat des Murailles et le vin rouge de la vigne de Montaillant*"

L'abbé Rivat fut arrêté sur dénonciation puis guillotiné.

En 1827, par décret du roi Charles X, le titre paroissial de Varennes était rétabli, mais ce n'est qu'en 1839 qu'un curé fut nommé. Le propriétaire du presbytère, acquis à la Révolution, en fit don à la paroisse.

C'est alors, qu'on pensa à la reconstruction de l'église... qui n'alla pas de soi ! En effet, un mémorialiste écrit : *La population de la commune de Varennes est vivement agitée au sujet de la reconstruction de l'église. Le bourg et les hameaux du Nord veulent relever cet édifice dont le choeur seulement est conservé. La partie méridionale et le Conseil Municipal voudrait bâtir une nouvelle église à Passy, point central. Les intrigues de Mr. le Curé et plus encore la munificence de Mr. et Mme Normand ont gain de cause (...) et l'édifice paroissial s'élève sur les ruines de l'ancienne église (...) La proximité du bourg avec Narcy, localité industrielle et commerçante, semble interdire tout accroissement à Varennes tandis que l'église et l'école transportées à Passy* (l'école y sera plus tard) *n'eussent point tardé à faire de ce dernier pays le chef-lieu d'une commune ayant son industrie, son commerce distincts et personnels. Tous les intérêts du pays, l'intérêt religieux en particulier, y auraient gagné*".

On trouve, par ailleurs que "*les villages du midi de la paroisse ont vu avec le plus vif chagrin que l'église n'a pas été construite au bourg central de Passy*".

La nouvelle église, bien qu'encore inachevée, fut bénie le 24 octobre 1842. L'inscription portée sur le socle de la croix, à l'angle sud de la colline triangulaire de St Sylvain, rappelle l'événement : "*Eglise restaurée par souscription et bénie le 24.10.1842. Paroisse consacrée au Saint Coeur de Marie le 21.10.1848. Cette croix due à Mr Raquin fut bénie par lui le 20 Mai 1865. Elle est transférée ici en 1943, paroisse consacrée au Sacré Coeur de Jésus le 2 Juillet.*
...ARE (?) Maire - M. A.FOURRE, Curé"

La restauration et l'agrandissement du .presbytère étaient terminés en 1845. "*La cheminée de la salle à manger ne saurait passer inaperçue. Son manteau d'une seule pièce reposant sur deux montant sculptés et sculpté lui-même est à 1 m 50 de hauteur et mesure 2 m de largeur*".

Etait-ce la suite de la polémique ? pendant la Révolution de 1848, le presbytère fut mis à mal par des ouvriers limiers des "villages du sud".

L'église s'agrandit en 1860 "*époque à laquelle on construisit un clocher en même temps qu'on ajoutait des piliers adossés au mur de la nef et des contreforts extérieurs*".

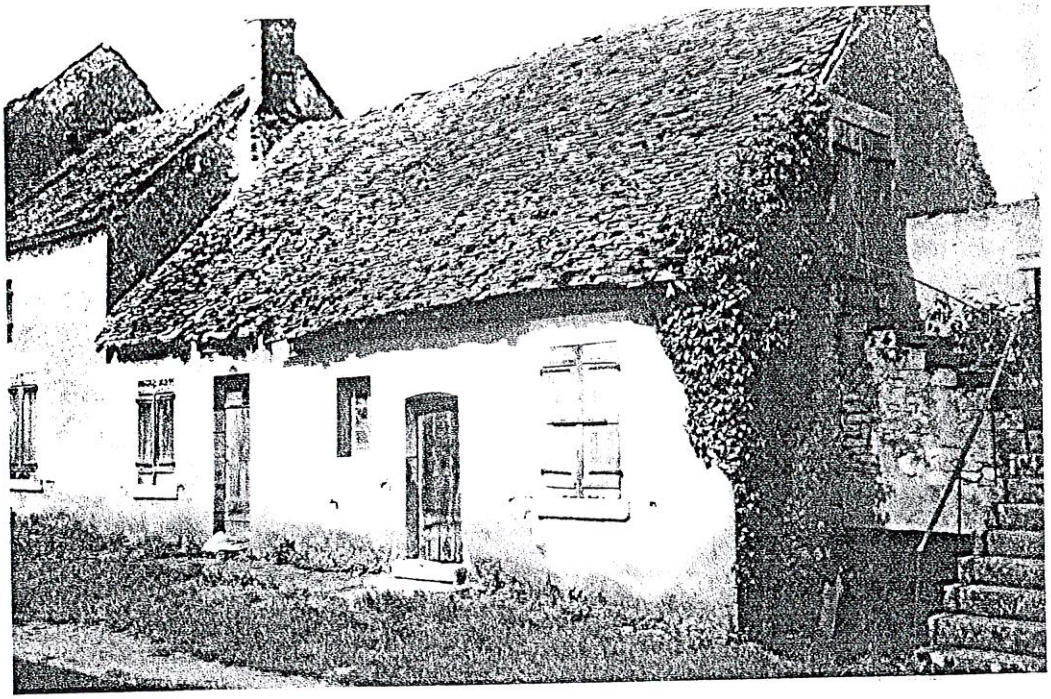
Nouveau désaccord en 1894 : "*Derrière le presbytère, il y a un près borné par un petit cours d'eau qui dépend de la cure. Le maire trouve bon de prendre sur ce pré l'espace nécessaire pour établir un lavoir public. La fabrique s'oppose énergiquement à ce projet qui, outre l'amoindrissement de la propriété, aurait le grave inconvénient d'amener un rassemblement de femmes à côté de la cure*"...

Un habitant de la région nous a signalé que le Maréchal Leclerc, en 1944, était passé par Varennes et avait fait stationner ses blindés autour de l'église avant de se diriger vers Auxerre puis vers l'Est.

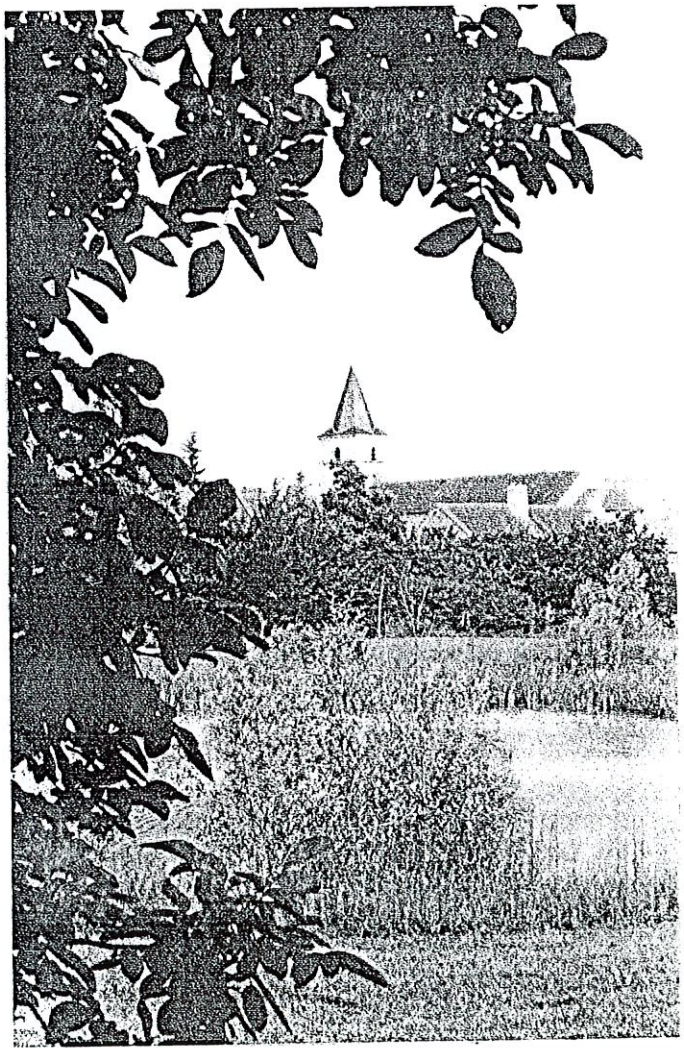
* * *

En 1779, on trouve cités, dépendant de la paroisse de Varennes : La Cave, Rabuteau (moulin), St Jean Dasvin, Grand et Petit Villatte, Passy, La Ferté (métairie près Sourde), Sourde, Crot-Guillot, Robillot, Beauregard, Le Gros Buchet, Dourdon, La Brèterie, Les Genièvres (domaine), Les Haillots, Longfroy.

Mais nous relevons, en 1895 : Les Aillots (maison de maître et domaine), Beauregard (64 hab.), Bellevue, La Bertherie, Le Crot Guillot (domaine et hameau), La Folie, Les Genièvres, Les Biroux, La Loge, Longfroid (domaine et moulin, 90 hab.), Mouchy, Le Moulin Martin, Passy les Tours (82 hab.), Le Petit St Jean, Petit-Villatte, Rebillot, St Jean (lieu dit), Ste Hélène (tuilerie), Sourdes (144 hab.), Les Traînes (domaine), La Verrinerie, Villatte (243 hab.). La plupart de ces hameaux ont une longue histoire.



MOULIN-MARTIN - Une vieille maison typique, avec son escalier de pierre et sa cave.



VARENNES-LES-NARCY - L'église, au loin ....

On dit que Longfroy fut ainsi nommé à cause de sa position sur un plateau exposé au vent du Nord... Au 11e siècle, Fiburges de Patinges donna aux religieux de La Charité *"ses boys, terres cultes et meubles avec ses prés de Longfroid pour l'entretien du luminaire de leur église."*

Aux 13e et 14e siècles Longfroy appartint aux Seigneurs de Morogue. Au 18e siècle Louis Nicolas Bernot de Mouchy possédait le moulin de Longfroy, appelé moulin de Morogue. La famille était propriétaire de "La Barbeauderie" devenue par la suite "Bellevue".

Un bail à ferme est enregistré à La Charité par le notaire Motte en 1746 pour "le domaine et métairie de "Roubillot" actuellement Rebilleau.

Rabuteau, sur la rivière de St-Jean, qu'on trouve cité au 18e siècle était un moulin à blé à une roue, dépendant du domaine et seigneurerie de St Jean Davin qui appartenait à la commanderie de Villemoison. Pendant la Révolution, il fut vendu comme bien national à Pierre Chambrun-Mousseaux, demeurant à Vergers, commune de Suilly-la-Tour. Un acte notarial de 1775 cite *"les champs de Rabuteau appelés anciennement le champ aux prestres"*.

En 1828, le moulin était toujours en activité. Il n'y en a plus trace actuellement.

La Cave est un hameau au nom curieux. Au 16e siècle on signale "maison, grange et pressoir de La Cave". S'y trouve, en effet, sous un des bâtiments qui fit partie d'une ferme, une cave singulière et toujours utilisée par les propriétaires actuels.

L'ouverture de la cave fut déplacée à la fin du 19e siècle; un premier escalier descend vers l'entrée, puis après un palier, quelques marches permettent d'arriver dans une salle à deux travées, presque carrée (environ 7 m x 6 m) au plafond voûté sur croisée d'ogives. Les arrêtes retombent sur des consoles. Le sol ayant été surélevé au siècle dernier d'un bon mètre, les consoles ne se trouvent plus guère qu'à 80 cm du sol. Cette cave aurait-elle pu appartenir à un très ancien édifice religieux ? Etait-elle isolée à l'origine puisque le lieu porte ce nom ?

L'important hameau de Villatte avait encore sa justice particulière en 1684, jusqu'à ce que le fils de Colbert, prieur de La Charité, obtint que la justice, rendue en son nom, siégerait désormais à La Charité.

Villatte et ses environs étaient réputés pour leurs riches et nombreuses mines de fer. C'est de façon artisanale que les filons étaient alors exploités. Le travail se faisait surtout en hiver car les

cours d'eau plus abondants permettaient un meilleur fonctionnement des forges. Mais il est fait état dans plusieurs textes, de l'inorganisation de ce travail, du chacun pour soi qui engendraient gachis et agressivité.

Le minerai, de très bonne qualité et recherché, était fondu dans le haut fourneau situé sur l'étang de Guichy (commune de Nannay). A ce sujet, nous avons trouvé une autre indication : "*Le minerai des Alliots était amené par le chemin des Minerottes au lavoir Saint Sylvain sur le Mazou à Varennes et fondu dans le fourneau situé au lieu où se trouve actuellement le monument aux morts. Après fusion, le métal était dirigé à la Forge des Traînes*". Nous n'avons pu trouver confirmation qu'un fourneau ait existé à cet endroit de Varennes.

La forge des Traînes avait appartenu, anciennement, à la paroisse de Raveau. Elle produisait, à la fin du 18e siècle, 35000 kg de fer par an.

Sur la route de Varennes à Bulcy, se dresse une grande croix, face au chemin qui descend à Moulin Martin. Sur son socle de pierre est gravé :

ADORAMUS TE CRISTE ET	*"Nous t'adorons, Christ*
BENEDICIMUS TIBI	*et nous te bénissons*
QUIA PER CRUCEM TUAM	*parce que tu as par ta croix*
REDEMISTI MUNDUM	*racheté le péché du monde"*
MON JESUS MISERICORDE	*Mon Jésus Miséricorde*
1768 - 1931	*1768 - 1931*

Voici l'histoire qu'on raconte à son sujet :

"*C'est au cours de sa dernière année de ministère à Varennes les Narcy, en 1768, que l'abbé Charlet, en réparation d'un assassinat commis dans sa paroisse sur l'ancienne route allant de Donzy à La Charité et à proximité du village de Moulin-Martin, fit ériger une croix en pierre rappelant le crime et invitant le passant à se souvenir pieusement de la victime. Cette croix, abîmée par le temps mais dont le socle et l'inscription demeurent cependant, a été remplacée par une solide et belle croix offerte par une généreuse famille du village de Moulin-Martin et (...) bénie le Dimanche des Rameaux en 1931 (...) en présence de nombreux paroissiens de Varennes-les-Narcy (...)*"

Un lieu qui est resté dans les mémoires est celui du Crot-Guillot, grâce aux protestants qui, après l'Edit de Nantes, vinrent y bâtir en 1634 un temple sur l'ancienne route de Donzy à La Charité, au milieu de la forêt.

Ce temple discret était un "relais" entre les places fortes de La Charité, où les catholiques étaient encore nombreux, et Sancerre. On y venait en grand nombre se marier et faire baptiser les enfants.

Après la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, Louis XIV ordonna la démolition du temple dont les matériaux profitèrent à l'Hôtel-Dieu de La Charité.

Le village, qui dépendait de la baronnie de Passy, était encore en 1779 le siège d'une justice spéciale. Des bornes séparaient sa juridiction d'avec celle de la justice de Passy. Le Domaine du Crot-Guillot fut vendu en 1918 par les héritiers de Claire Gravier de Vergennes.

Proche de Crot-Guillot, se trouve la grande ferme des Aillots dont le nom a subi anciennement bien des orthographes : Les Aliots, Les Haillots, Les Alliaux...

Ce fut un domaine important qui appartint, en partie, dans la seconde moitié du 18e s. à "François Paichereau de Cramin demeurant à La Charité". La cure de Varennes y possédait des terres. *"L'Abbé Rivat met en fermage les terres de sa cure, mais se réserve la dîme des terres dépendantes du domaine des Aillots et des manoeuvreries de La Verrinerie et Bijauderie"*.

La ferme comprend une "maison de maître", belle demeure d'un étage bien restaurée.

Les jeunes fermiers des Aillots ont su profiter des qualités de certaines de leurs terres pour cultiver des asperges pour lesquelles les débouchés ne manquent pas. Aux asperges succèdent, en saison, les fraises abondamment produites.

Le petit écart de "La Folie" date de 1825 et tirerait son nom "du blâme que l'on infligeait à son isolement". On sait que le mot folie était donné, en général, à une construction peu raisonnable.

Le grand domaine de Sourdes fut acheté en 1888 par Paul et Pierre Lucas ; ce dernier fut longtemps maire de la commune de Varennes. Le propriétaire actuel a épousé une descendante de la famille Lucas.

Depuis 1988, Sourdes a su retenir le pêcheur et le promeneur grâce à une longue pièce d'eau agréablement aménagée où ne demande qu'à jouer le reflet de jeunes arbres. Ils apporteront bientôt leur ombre aux pique-niqueurs que tables et bancs attendent.

Un moulin qui, malgré son ancienneté, s'appelle toujours "Moulin neuf", s'était établi sur la rivière de St Jean à Varennes. Sur le linteau d'une porte figure la date de 173... sans qu'on puisse lire le dernier chiffre.

Mais on le cite en 1737 et, en 1779, un acte officiel indique que Germain Bossuat est propriétaire d'un moulin *"appelé ci-devant Moulin de la Motte et à présent le Moulin neuf près le bourg de Varennes"*. On le trouve aussi nommé "Moulin Landry", vers 1920, à propos d'un différent entre les femmes au lavoir et le meunier qui ne leur laisse pas assez d'eau.

Mais nous trouvons beaucoup plus tôt cité un "moulin des Vaux". En effet, à propos des possessions du prieuré de La Charité il est dit qu'en 1285 *"noble dame Yolande de Mairy vendit au couvent son moulin des Vaux situé proche de Narcy auquel il y avait deux roues, l'une à moudre le bled et l'autre à fouler les draps"*. Le Moulin neuf est à la lisière du bourg de Narcy et son territoire est à cheval sur les deux communes. Nous n'avons pu identifier le moulin des Vaux mais il n'est pas impossible qu'il ait été l'ancêtre du "moulin de la Motte" dit Moulin neuf qui possède effectivement deux roues.

Ce moulin, repris récemment dans un piteux état, est en cours de restauration par son nouveau propriétaire.

A l'étage, le jeu de meules horizontales est signé "Moncharmont". Cette entreprise de Nevers était propriétaire de la carrière de La Fermeté, près d'Imphy, d'où étaient extraites non seulement "les meules à Moulins" mais *"toute espèce de meules pour MM. les faïenciers, fabricants de porcelaine et autres industriels"*, d'après une notice publicitaire de 1854.

Une enquête ministérielle de 1809 indique que les 18 moulins à eau du canton de La Charité tirent leurs meules de la carrière de La Fermeté.

Le propriétaire actuel de Moulin Neuf s'efforce de rassembler et de remettre en état un maximum de pièces de machinerie authentiques.

Dans notre périple à travers la commune, nous n'allons pas manquer de rencontrer bientôt un étrange château *"colosse de pierre avec ses larges fenêtres, cette tour carrée de la façade, flanqué de deux belles et hautes tours rondes sculptées pour ainsi dire dans ses flancs et qu'un poète a comparées à deux immenses flûtes de granit ..."*

Cette description lyrique du château de Passy date de 1880. Ce sont ces tours qui ont donné au village le nom de Passy les Tours.

Mais la silhouette déchiquetée du château, bien qu'encore imposante, témoigne, déjà depuis bien longtemps, du mal que les hommes lui ont fait bien plus encore que le temps.

Le château de Passy qui avait à l'origine un donjon de 25m de hauteur sur cinq étages, fut construit à la fin du 14e siècle. par Jean Chevenon conseiller de Charles VI, frère de celui qui bâtit le château de Chevenon. Il appartint successivement, jusqu'en 1780, à quatre grandes familles : les Chevenon, les Girard (issus des Chevenon), les Bernot, les Pierre.

Pendant la guerre de Cent ans, le château fut occupé, à partir de 1422 et pendant une vingtaine d'années, par le fameux homme de guerre et capitaine Perrinet-Gressard qui y tint garnison. Il aurait fait construire une prison ainsi qu'un four à chaux dans l'enceinte du château.

Au cours des guerres de religion, le château de Passy, incendié, eut ses murs en partie démolis. On dit que le temple de Crot-Guillot bénéficia des pierres du château...

En 1604, le collecteur des tailles de Varennes écrivait dans un rapport : "*Il n'y a aulcung chasteau ny maison-fort en la ditte paroisse que le chastel de Passy qui ne peut résister contre la fureur du canon*".

Non seulement, les propriétaires, depuis cette époque ont négligé sa restauration mais certains d'entre eux ont malmené tours et murailles pour en tirer des pierres de construction.

En 1782, le marquis de Vergennes, qui devait décéder en 1787, homme politique et diplomate, devenait, par son mariage avec Jeanne-Sophie Pierre, seigneur de toutes les terres de Passy, Varennes, Crot-Guillot, La Cave, Longfroy, Villatte.

Il entreprit de donner des bois et des terres aux laboureurs et manoeuvres qui étaient sur ses domaines afin de les faire défricher et de les mettre en culture. C'est ainsi que "*les villages de Villatte, de Crot-Guillot, des Alliots, de la Verrinerie, des Giroux ont conquis leur plaine sur la forêt*".

1770, 26 novembre. – Procès-verbal de terre et seigneurie de nommés l'un par Lo l'autre par Christophe – — sous seing p. E.C. 1670 fol. 53

1776, 12 juillet. – La Charité.

Jean-Baptiste-Marie PIERRE, chevalier de l'Ordre du roi, premier peintre de S.M., directeur de l'Académie de peinture et sculpture, tuteur de Jeanne-Sophie PIERRE, sa nièce, mineure, dame de Passy, Varennes, Crot-Guillot, La Cave, Longfroy, Villatte, Reverient, Mouhy, Montifault et Lamourie.

Jousselin, not

En 1860, une descendante des Vergennes fit construire une maison de maître, dans l'enceinte de la ferme de Passy, avec des pierres et moellons du château. De belles lucarnes ornent la façade du bâtiment.

Le domaine et le château de Passy furent vendus à M. Chaudron, en 1907, par une descendante des Vergennes, la baronne d'Auziers, née Jeanne Gravier de Vergennes. Actuellement, le propriétaire est une descendante des Chaudron, mariée à un japonais.

Le château devait être inscrit, d'après un arrêté du 28 juin 1927, sur l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Mais il n'en a rien été et le château, hélas, est totalement laissé à l'abandon.

* * *

Vers 1880, un témoin observait que dans la commune "*les habitations sont pour la plupart convenablement bâties, commodément meublées et proprement tenues*", que la population "*se contente d'une nourriture tout à fait frugale. L'habillement, plus soigné qu'au début du siècle (...) est modeste, même pour les jeunes filles*".

Mais il déplorait qu'"*on défriche insensiblement les bois qui s'étendent du Crot-Guillot jusque près de Bellevue et ceux qui existaient, il y a quelques années entre Passy et les Bertins, ont disparu. Les habitants de Varennes possédaient des forêts communales divisées par lot, situées au-delà des Bertins sur la route de Murlin. Elles ont été vendues au commencement du siècle*".

En cette seconde moitié du 19e siècle la population est à la fois agricole et industrielle : "*En temps ordinaire, il y règne une petite aisance qui tourne vite à une gêne plus ou moins générale si les récoltes ou le travail des carrières de pierre et des fabriques de limes ne sont pas rémunérateurs*".

Cette industrie des limes a, en effet, profondément marqué le sud de la commune. La fabrication des limes à Varennes est née à l'initiative de M. Dequenne, belge émigré en France vers 1810. Il avait appris la taille de la lime dans son pays et vint travailler d'abord à la forge des Traînes (près de Ste Hélène) où il fit des essais de fabrication et obtint des produits de qualité.

En 1830, il s'associe avec M. Ferrand, ingénieur. Une fabrique de limes se monte "*bientôt entourée d'autres habitations qui prennent le nom de Sainte Hélène car un des propriétaires de la limerie, admirateur fanatique de Napoléon 1er se persuada qu'il perpétuerait ainsi le souvenir du grand capitaine dans le pays, par le nom de l'île où il s'est éteint*".

La maison de maître construite par M. Dequenne existe toujours et porte sur le linteau les initiales DC. Elle se trouve sur la route de La Charité dans le village de Ste Hélène. La partie centrale du bâtiment était, à l'origine, flanquée de deux ailes. Cette maison fut le siège de la mairie pendant quelques années dans la seconde moitié du 19e siècle. Des archives y étaient demeurées qui furent brûlées par la suite, l'immeuble ayant été vendu par les héritiers Dequenne.

Après la rupture de l'association en 1840, M. Ferrand garde les ateliers de limes existants et M. Dequenne bâtit une nouvelle usine de limes, proche de la précédente. Il s'occupe de la fabrication d'aciers spéciaux dont il produisait 160 000 kg par an vers 1845.

Parallèlement, il continue la fabrication des limes. Ces limes, très appréciées, reçoivent des médailles d'or à l'occasion d'expositions.

Faute de force motrice sur place, les deux limeries s'installent au "Foulon" et à "Morogue" sur le Mazou, où de grandes meules procèdent au finissage des limes.

En 1888, un rapport précise : "*Ces deux fabriques n'emploient pas de machines, tout le travail est fait à la main*". Elles produisent "*des limes de bonne qualité ordinaire vendues généralement par suite de soumissions à la marine et à la guerre. Le commerce en achète aussi*".

Il est intéressant de connaître les observations d'un chroniqueur sur la population de Varennes à cette époque : "*Il y a une grande différence entre les villages du midi et ceux du nord. Ces derniers composés presque uniquement de cultivateurs sont situés à côté ou à proximité de l'église et de l'école des Soeurs.*

Ceux du midi, Vilatte, Passy, Sourdes, Ste Hélène fournissent les ouvriers des limeries.

Pas de sympathie entre les habitants du nord et du midi. Les premiers passent pour légitimistes, les seconds sont chauds républicains."

L'usine Dequenne continue sa fabrication artisanale de limes tandis que l'usine Ferrand d'abord louée puis vendue en 1898 à M. Piffard ne cesse d'accroître sa production grâce à un équipement et à une modernisation poussés. En 1891, le Conseil Municipal donnait son accord pour l'installation d'"*une prise d'eau dans l'étang de Traînes, pour alimenter une machine à vapeur que M. Piffard se propose d'établir à Ste Hélène*".

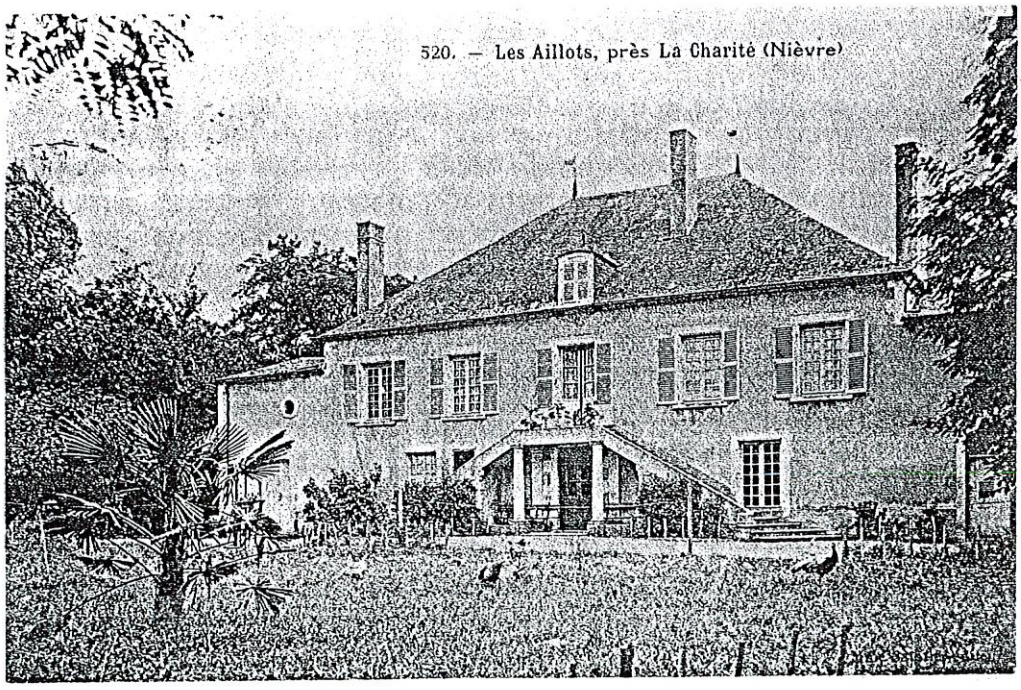
D'autre part, plusieurs ateliers de taille se sont installés à Ste Hélène, Beauregard, Sourdes.

A partir de 1900, l'entreprise Dequenne périclite lentement faute d'avoir su s'adapter et cessera toute activité au début de la guerre de 1914. Vers 1903, des grèves naissent à Raveau et gagnent les usines Dequenne et Piffard. Les ouvriers se sont organisés et adhèrent au Syndicat des Ouvriers métallurgistes de France dont le siège local est à Raveau. En 1906 une grève se poursuit plusieurs mois et la misère est grande dans les familles d'ouvriers.

L'usine Piffard, cependant, continue son développement. De 40 ouvriers en 1901, elle en occupe 75 en 1930.

La commune comptait à ce moment là environ 800 habitants, mais elle en avait eu jusqu'à 1212 en 1876.

STE HELENE - Les ouvriers de la limerie PIFFARD vers 1905 -
Au 2 ème rang, à droite, la 3 ème personne est M. PIFFARD.



LES AILLOTS - La maison de maître de la ferme des Aillots
au début du XX ème siècle.

En 1933, un rapport constatait que *"l'abaissement très notable de la population tient à la crise agricole et à la crise industrielle : L'usine de limes et d'outillage de Ste Hélène qui occupait 120 ouvriers, n'en occupe plus que 45. Les principaux agriculteurs qui occupaient 1 ou 2 ouvriers n'en occupent plus. D'autre part, tous ceux qui le peuvent, jeunes gens, jeunes filles, se sauvent en ville. On peut dire sans exagération que ceux-là seulement restent à la terre qui ne peuvent la fuir et ajouter que le chômage et la misère des villes (...) ne lui ont pas ramené un seul de ces fuyards"*. ... En 1950, il n'y avait plus qu'*"une seule commune du canton où la métallurgie occupa autrefois une place importante, à continuer le travail du fer, c'est la commune de Varennes-les Narcy dans son village de Ste Hélène. L'usine René Piffard est actuellement en pleine essor et peut compter sur les plus belles espérances d'avenir"!*

Hélas, en 1967, l'usine Piffard devait à son tour fermer ses portes laissant désemparés un grand nombre d'ouvriers qui y travaillaient encore.

Sur le territoire de Varennes, l'exploitation de trois carrières de pierre à bâtir était, vers 1875, une source de profits importants et occupait annuellement une cinquantaine d'ouvriers. La qualité de la pierre était réputée comme étant une des meilleures de la région.

Mais ces modestes carrières ne purent résister à la concurrence d'exploitations beaucoup plus importantes et efficaces et à l'arrivée de matériaux nouveaux.

* * *

Afin de satisfaire la population, toujours avide de distractions, la commune avait obtenu en 1899 l'autorisation de créer un "apport" (marchands-forains, denrées, jeux divers) à Ste Hélène *"considérant que ce village étant placé sur la grande route nationale de La Charité, non loin des bourgs de Raveau et Narcy, il y a des chances que cette fête réussisse"*. Le Conseil Municipal décida qu'elle se tiendrait le deuxième dimanche de juin.

Puis autorisation fut donnée, en 1902 d'un apport à Varennes et, en 1903, à Sourdes.

Les déplacements se faisaient combien plus aisément que cinquante ans auparavant.

Un effort sans précédent avait été fait dans toute la France pour améliorer les routes afin que les échanges, devenant plus faciles, stimulent l'économie.

Un témoin écrivait en 1880 : *"Nous ne rappellerons que pour mémoire le pitoyable état des chemins avant 1830 où aucune route proprement dite, sauf celle de Paris à Antibes, n'existait aux environs.*

"Aujourd'hui le territoire de Varennes-les-Narcy, sauf une faible partie de l'ouest, est amplement pourvu de chemins en bon état".

Si le réseau routier donnait satisfaction, il n'en était pas de même pour le service de la poste qui, jusqu'au début du 20e siècle entraîna maintes réclamations de la population : boîtes aux lettres insuffisantes, relevé du courrier à des heures incommodes, distribution irrégulière. Mais il faut rappeler que sous Napoléon 1er *"tout service postale était inconnu dans la commune. Les lettres restaient au bureau de La Charité des semaines entières jusqu'à ce qu'on allat les réclamer".*

En 1902, un projet de rattachement de Varennes "au bureau de poste éventuel demandé par Narcy" suscite la colère du Conseil municipal qui déclare que *"la partie commerçante et industrielle étant à Ste Hélène, il n'y a aucun intérêt à être rattaché à Narcy".*

Depuis et bien que la commune de Varennes ait actuellement plus de 700 habitants, on constate curieusement qu'elle n'a jamais eu de bureau de poste !

Une proposition d'installation d'une cabine téléphonique a suscité également bien des remous...

En 1927, le Conseil Municipal déclarait : *"considérant que cette cabine serait installée à 600 m seulement du bureau de poste de Narcy, attendu que la commune de Varennes est composée de hameaux éloignés les uns des autres dont les uns proche de Narcy, d'autres de La Charité, d'autres de Raveau ne sont peuplés que de cultivateurs se servant rarement du téléphone (...) dans ces conditions le Conseil ne voit pas la nécessité qu'il y a d'établir un téléphone à Varennes d'autant que le bourg de Varennes (109 hab.) est éloigné de 4 km de Villatte (182 hab.), de Sourdes (122 hab.), de Ste Hélène (90 hab.)".*

Refus confirmé en 1928.

Mais un tout autre "son de cloche", est donné dans un rapport administratif sur Varennes datant de 1933, *"il existe de village à village un désir de primauté qui entretient dans l'ensemble du pays une jalousie qui va jusqu'à la haine parfois. La commune n'est pas encore dotée d'une cabine téléphonique parce qu'on n'a pas encore pu découvrir le village digne de la posséder et qu'aucun village ne veut que le village voisin possède ce précieux trésor. En conséquence, chaque habitant qui a besoin de téléphoner va tendre l'oreille à la cabine téléphonique de la commune voisine".*

Les choses se sont bien arrangées depuis !

* * *

Au cours du 19e siècle Varennes participa comme les autres communes à l'essor de l'instruction publique.

La loi de 1833 (loi Guizot) portant sur la liberté et l'organisation de l'enseignement primaire faisait obligation à chaque commune d'ouvrir et d'entretenir une école.

Mais on relève qu'en 1794 déjà, les administrateurs du district de La Charité avait organisé un enseignement public avec, pour Varennes-les-Narcy, un instituteur et une institutrice.

Toutefois, en 1833, la commune n'avait plus d'école, puisque, dans un rapport fait sur l'état de l'enseignement en France à cette époque, voici ce que les enquêteurs écrivaient : "*La commune de Varennes-les-Narcy n'a pas d'école. M. le Sous-Préfet de Cosne désirerait que cette commune soit réunie à celle de Narcy pour un instituteur commun. Elles sont à une demi-lieue, au plus à une lieue l'une de l'autre et la commune de Varennes est trop peu nombreuse*" (elle avait pourtant près de 1000 habitants) *et trop pauvre pour donner à un instituteur le logement et les 200 F voulus par la Loi.*

Un conseiller municipal a affirmé que la commune ferait tous ses efforts pour ajouter au traitement de l'instituteur de Narcy et qu'en attendant on envoyait les enfants les uns à Narcy, les autres à La Charité, d'autres enfin à Raveau."

En 1850, obligation était faite à toutes les communes d'ouvrir une classe de filles.

La première école de filles construite à Varennes, au lieu dit St Sylvain, fut une école libre tenue par les Soeurs de la Sainte Famille de Besançon. Construite en 1854, aux frais de Mme Normand, propriétaire du Grand St Jean, l'école assura pendant presque 40 ans, l'enseignement et l'éducation des filles.

D'autre part, note un historien, la commune avait reçu "*un terrain nécessaire à la construction des écoles, terrain prélevé sur le domaine de Passy. Cette donation a été faite le 7 août 1858 par Aurélie de Cheney, veuve du marquis de Vergennes, au nom des héritiers*".

Une première école de garçons fut donc construite mais l'Inspecteur primaire notait fin Décembre 1858 : "*maison d'école de construction récente et qui menace ruine à l'intérieur. Les planchers ont été mal établis. 68 garçons en moyenne fréquentent l'école à classe unique*".

En 1880, on précisait : "*Varennes fut doté d'une école de garçons. Cette école est situé à Passy, point central de la commune (...) les parents ont pris l'habitude de s'imposer de nombreuses privations afin d'envoyer leurs enfants acquérir une instruction dont tout le monde sent le besoin*".

Varennes entreprit, à la fin du siècle, la construction de sa mairie-école à Passy et soumettait en août 1899 le "*décompte définitif des travaux de construction d'école avec mairie et d'appropriation de l'école de garçons en école de filles*".

Par ailleurs, le bâtiment de l'école des Soeurs à Varennes avait été donné à la commune en 1858, sous réserve d'y entretenir une école congréganiste de filles à perpétuité.

En 1893, à la suite de sérieux désaccords entre la commune et la maison-mère de la Sainte Famille à Besançon, celle-ci déclarait qu'elle rappelait définitivement la soeur institutrice et qu'à la rentrée prochaine "*il ne fallait plus compter sur nous*".

Faute d'argent pour remplir les nouvelles conditions du legs, imposées par les héritiers de la famille Normand, le Conseil municipal décidait en 1914 "*l'abandon de la maison et de ses dépendances en l'état où elle se trouve*".

Mais nouvelle polémique en 1933, comme un siècle plus tôt, à propos de l'église : *Le pouvoir civil a cru bon de supprimer l'école libre jadis existante près de l'église et de faire bâtir à grand frais la mairie et deux écoles dans le village de Passy qui géographiquement est à peu près central par rapport à la plupart des autres villages mais à 3 km de l'église et du presbytère. Chose curieuse : les parents n'envoient pas leurs enfants dans ces écoles qu'on a voulu centrales (...) mais les envoient à La Charité, Raveau, aux Bertins, Narcy, (...)*"

Actuellement, 64 enfants de primaire et maternelle et 32 jeunes au collège demeurent sur la commune. Le regroupement pédagogique a permis de maintenir l'ouverture de l'école de Passy.

Le propriétaire actuel de l'ancienne école des Soeurs procède à la restauration du bâtiment. Le petit clocheton si caractéristique qui dominait le toit à été enlevé, mais on dit qu'il reviendra... La statue de la Vierge, bien qu'amputée, domine toujours le jardin.

Les habitants, pour la plupart, travaillent en dehors de la commune. L'activité économique sur place est réduite : huit agriculteurs, deux artisans, un café et, récemment l'installation d'un élevage de chevaux et d'ânes.

Et pourtant la commune de Varennes-les-Narcy a toujours été une des plus importantes du canton par sa population, riche aussi d'une longue histoire mais sa répartition géographique n'aurait-elle pas nui, dans le passé, à l'harmonieux développement qu'elle méritait ?

* * *

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES NATIONALES

ARCHIVES DEPARTEMENTALES DE LA NIEVRE

ARCHIVES COMMUNALES

ARCHIVES DE L'EVECHE DE NEVERS

ARCHIVES PAROISSIALES DE GARCHY

Catalogue des noms et surnoms des usagers des Bois de Narcy (archives privées).

G. VALLIERE - Dictionnaire géographique et administratif de la Nièvre - Réédition de 1895 - Ed. de la Tour Gile 1990.

CORNU Paul - Les forêts du Nivernais - Ed. Sté Académique du Nivernais - Nevers 1981.

Bulletin de la Sté Nivernaise -Tome XVI.

A. MICHOT - Le château de Passy-les-Tours. Ed. Delayance - La Charité 1952.

DE SOULTRAIT - Statistique monumentale du Département de la Nièvre - 1857.

MANUSCRIT - "Histoire cronologique du Prieuré de La Charité-sur-Loyre" Ed.Association des Amis de La Charité-sur-Loire - Nevers 1991.

TAVERDET Gérard - Les noms de lieux de la Nièvre - CRDP Dijon 1987.

FOURRE Alfred - L'abbé Joseph Rivat - Imp. régionale - Nevers 1950.

ANNALES DES PAYS NIVERNAIS - Camosine N° 34.

MORELLET-BARAT-BUSSIERE - Le Nivernois Tome I- Ed. Bussière - Nevers 1838.

MEMOIRES DE LA STE ACADEMIQUE DU NIVERNAIS - Années 1889 et 1937.

ECOMUSEE du CREUSOT - Exposition de 1844 - Rapport du jury central.

STE DES FOUILLES DE COMPIERRE - Exposition nivernaise d'art celtique et gallo-romain - Nevers 7-23 avril 1946.

Abbé TRAMECON - Histoire du district de la Charité - Imp. de la Nièvre - Nevers 1937.

NEE DE LA ROCHELLE - Pierre GILLET - Mémoires pour servir à l'histoire politique et littéraire. Souchois imprimeur - Bourges 1827.

CANU Philippe - Paroisses et Communes de France - Direction P. Chaunu - Ed. CNRS - Paris 1979.

G. TOUCHARD-LAFOSSE - La Loire historique, pittoresque et géographique (1851) Tome III - Réédition - Ed. Diffusion Horvath 1975.

Commandant René SURUGUE - Le Nivernais et la Nièvre - Tome I et II - Besançon 1926.

MASSE Alfred - Monographie nivernaise - Nevers 1912.

LA VOIX DU SANCERROIS - LE JOURNAL DU CENTRE - L'ECHO CHARITOIS.